

SOMMAIRE

2 - Aux lecteurs du Bulletin

3 - A travers le folklore familial

4 - Les indiennes et l'impression sur étoffes du XVIème au XVIIIème siècle

6 - A travers le folklore familial (suite)

7 - Géographie familiale

10 - Philippe Koechlin à bâtons rompus (Interview)

12 - Madame André Koechlin-Sandoz, graphologue

13 - La première ligne de chemin de fer en Alsace : Thann-Mulhouse

15 - In Memoriam : Henry Koechlin (1898 - 1979)

16 - (Nouvelles familiales
(Finances

AUX LECTEURS DU BULLETIN

Notre cousin Henry Koechlin (auteur de la Généalogie Koechlin 1914 - 1975 et co-fondateur de ce Bulletin) n'en aura connu que le premier numéro, puisqu'il a quitté ce monde le 30 janvier. Il m'avait écrit à plusieurs reprises au cours de ce mois de janvier au sujet de nos projets concernant ce Bulletin n° 2, et sa dernière lettre était du 29 janvier ; c'est dire combien sa mort a été subite.

Une notice nécrologique lui est consacrée plus loin.

Je voudrais remercier les cousins et cousines qui m'ont écrit après avoir reçu le premier Bulletin : plus de 40 sur 160 destinataires, ce n'est peut-être pas beaucoup, mais leurs encouragements ont été précieux (l'aspect financier est traité à la dernière page du Bulletin).

Le sommaire de celui-ci figure à la première page. Merci à ceux qui nous ont adressé des articles ou nous en ont promis. Mais il est nécessaire que d'autres se manifestent à leur tour. Nous avons, à l'heure actuelle, de la "matière" en réserve, à peu près de quoi composer le 3^{ème} Bulletin, mais il faudra ensuite continuer.

Plusieurs articles de ce Bulletin auront une suite. C'est le cas de celui sur "les Indiennes et l'impression sur les étoffes du 16^{ème} au 18^{ème} siècle" qui, dans notre esprit, est une introduction à un ou plusieurs articles, sur la création et le développement de cette industrie à Mulhouse, dans lesquels, comme on le sait, de nombreux Koechlin ont joué un rôle important.

C'est aussi le cas de l'article sur la ligne de chemin de fer de Mulhouse à Thann, qui sera suivi d'un article sur la construction des locomotives à Mulhouse.

Ne pourrait-on envisager également quelques articles consacrés à l'histoire de la Ville de Mulhouse, berceau de notre famille ? L'histoire écrite par Ernest MEININGER, et publiée en 1923, se présente comme une suite chronologique d'événements : très détaillée, elle est - de ce fait - d'une lecture un peu indigeste. Il faudrait plutôt, pour notre Bulletin, quelques articles aussi vivants que possible, consacrés à des aspects bien déterminés de l'histoire de Mulhouse, par exemple (liste non limitative) :

- le fonctionnement de Mulhouse, Ville libre, avec son Conseil, son bourgmestre et ses zunfmestres, ses tribus (et, accessoirement, le rôle qu'y ont joué nos ancêtres) ;
- la "politique étrangère" de cette Ville libre et désireuse de le rester, notamment son alliance avec les cantons suisses ;
- le rattachement, le 13 mars 1798, de Mulhouse à la France et les longues tractations qui l'ont précédé (plusieurs Koechlin y ont participé).

Faut-il donner suite à cette suggestion ? Les sujets évoqués ci-dessus ont-ils fait l'objet de publications directement utilisables ? Dans le cas contraire, qui veut bien se charger de la besogne ?

Mais, diront beaucoup, tout ceci c'est le passé. Ne pourrait-on parler aussi de sujets plus actuels ?

Nous sommes parfaitement conscients de cette lacune, et c'est pour la combler (un peu !) que figure plus loin l'interview de notre cousin Philippe Koechlin, bien connu comme critique de jazz. Il en faudrait d'autres...

Les encouragements que j'ai reçus montrent que ce Bulletin familial n'était pas une entreprise utopique et vouée de prime abord à l'échec. Il a existé d'autres bulletins familiaux et certains vivent encore ; mais il s'agit, en général, de familles moins nombreuses et surtout moins dispersées que la nôtre.

Notre entreprise était donc - à priori - plus difficile que d'autres et c'est pourquoi j'aimerais connaître, après ce bulletin, l'opinion d'autres cousins que ceux qui ont écrit après le Bulletin n°1, notamment : parmi ceux qui vivent à l'étranger (et qui, à quelques exceptions près, sont restés sans réaction).

Parmi les jeunes : les encouragements reçus émanaient, en grande partie, de cousins relativement âgés. Est-ce à dire que les jeunes ne se sentaient pas concernés ? Le Bulletin leur est destiné autant qu'aux... plus âgés et les responsables de la rédaction - dont plusieurs sont des jeunes - auraient besoin de savoir ce qu'ils souhaiteraient y trouver.

Merci d'avance à eux et bien amicalement à tous.

Pierre KOEHLIN

A TRAVERS LE FOLKLORE FAMILIAL

Non ; les KOECHLIN ne sont pas des miraculés !

Dans la Généalogie p. 24, il est dit - à côté du portrait de notre ancêtre Samuel (38) - que, sans lui, il n'y aurait plus de Koechlin et que sa vie n'a tenu qu'à un fil.

Dans l'article "Propos sur notre arbre généalogique", j'ai également rappelé qu'à 6 mois il avait survécu à une épidémie de typhus dont moururent ses jeunes parents.

Un entretien avec un médecin m'a appris que les très jeunes enfants sont très rarement atteints par le typhus (tout au moins, sa forme plus habituellement appelée "fièvre typhoïde") car, en effet, les "amas lymphoïdes" de leur intestin grêle ne sont pas suffisamment développés pour que le bacille d'Eberth puisse s'y acclimater.

Ce n'est donc pas un miracle si la famille Koechlin existe !

Extrait traduit du journal hollandais DE TELEGRAF (n° du 24.04.1979) :

Margaret Trudeau, épouse séparée du Premier ministre canadien a annoncé hier qu'elle est très amoureuse du coureur automobile Jorge Koechlin von Stein qu'elle a rencontré à Londres. Elle raconte qu'elle est très heureuse : . "J'ai rencontré un homme de ma génération, et tant pis pour les convenances".

Un KOECHLIN inconnu

Sous ce titre, le Bulletin n°1 (p.10) mentionnait la tombe à Ste Maxime (Var) d'un lieutenant de vaisseau, Henri Koechlin (1915 - 1948), introuvable dans la généalogie et au Service Historique de la Marine.

.Il s'agit, en fait, de Henri-Salomon Koechlin, fils de Jules-Salomon Koechlin (n° 799 de la Généalogie 1914), qui ne pouvait figurer dans cette généalogie puisqu'il était né en 1915.

D'après les renseignements donnés par notre cousin Charles Mieg, sa mère (1884 - 1954) née Sabine de Béarn et sa sœur Solange (1913 - 1976) qui, elles, figurent dans la Généalogie 1914, sont enterrées à côté de lui.

.Jules-Salomon Koechlin (799) et Sabine de Béarn n'ont pas laissé d'autres descendants masculins ; mais un autre frère, Louis (798) a eu un fils qui reçoit le Bulletin.

LES INDIENNES ET L'IMPRESSION SUR ETOFFES DU 16^{ème} au 18^{ème} SIECLE

L'industrie de l'impression sur tissus, créée au 18^{ème} siècle à Mulhouse, y a pris un essor considérable (à l'échelle de cette époque !) et de nombreux Koechlin y ont contribué soit comme industriels et commerçants, soit aussi comme dessinateurs et chimistes.

Nous nous proposons, dans de prochains bulletins, d'y consacrer plusieurs articles (dont l'un sur la chimie tinctoriale). En guise de prélude, il nous a paru intéressant de donner ci-dessous les principaux extraits d'un article de M. Jean-Michel TUCHSCHERER, Conservateur du Musée Historique des Tissus de Lyon, paru dans un n^o spécial (1975 – n^o 4) du Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse consacré au Musée de l'Impression sur Etoffes de Mulhouse.

"Dès la fin du 16^{ème} siècle, des navigateurs portugais et espagnols importèrent sur notre continent des cotonnades aux coloris très vifs qui fascinèrent le public. La provenance en était extrême-orientale. Sensiblement à la même époque, le port de Marseille, toujours spécialisé dans le trafic avec l'Orient, vit apparaître des articles semblables de provenance persane et indienne. L'article frappait surtout par l'inaltérabilité de la teinture, le lavage ne faisant qu'aviver les couleurs.

Or, à cette époque, l'Inde était le pays du coton par excellence. Elle l'était depuis bien longtemps puisque Hérodote mentionne, plusieurs siècles avant Jésus-Christ, que dans ce pays pousse une laine (le coton) bien plus fine que la laine grecque. De nombreux centres de production se trouvaient localisés dans le N.O. du pays, de Surate à Agra, ainsi qu'à l'Est, sur la Côte de Coromandel (au nord et au sud de Madras), et enfin au Bengale.

En France, la vogue de ces tissus a pu se développer avec la création de la Compagnie des Indes Orientales en 1664. Parmi ses articles de luxe, celle-ci importait surtout des toiles peintes ou "indiennes". La haute bourgeoisie et la noblesse s'arrachaient à prix d'or les "calicots", les "patnas", les "perses" pour s'en vêtir et pour meubler leurs intérieurs. D'ailleurs Molière ne manque pas de se moquer joyeusement de cet engouement en faisant bafouiller son Bourgeois Gentilhomme vêtu d'une indienne. Madame de Sévigné, elle aussi, s'était laissée subjuguée par cette mode surtout parisienne puisque lancée par la Cour. Elle en parle avec enthousiasme dans une lettre à sa fille, perdue dans la lointaine province. Le 16 mai 1672, alors qu'elle vient faire un séjour en Provence, elle lui apporte de Paris une indienne et d'autres belles étoffes.

Tout naturellement - et très vite - furent créées à cette époque des manufactures pour concurrencer les indiennes d'origine. Marseille, qui voit transiter les toiles du Levant, créera le premier atelier en 1648. **De façon plus générale en France, un grand nombre d'édits vexatoires depuis 1660 ont (je remplacerais "ayant" par "ont" pour une meilleure compréhension) successivement exclu les protestants de toutes les professions libérales et de beaucoup de métiers, rien d'étonnant à ce qu'ils se soient adonnés à cette industrie nouvelle.** Elle se développe particulièrement dans le Languedoc, le Vivarais, la Saintonge. Ailleurs en Europe, c'est la Hollande dont les vaisseaux étaient les principaux pourvoyeurs en indiennes d'origine, qui prend la tête (Amsterdam 1678).

Notons au passage que les fabrications européennes n'atteignirent pas, au début, la qualité des indiennes d'origine. Il s'agissait plus souvent de fleurs blanches sur fond coloré obtenues par teinture à la réserve, mais elles permirent au plus grand nombre de suivre la mode, l'achat des toiles importées restant l'apanage des gens riches. Ces toiles peintes ou imprimées firent inévitablement une forte concurrence aux industries traditionnelles et plus particulièrement aux tissus de luxe de laine ou de soie. Les protestations des soyeux et des lainiers devinrent

véhémentes, surtout à partir de 1681, lorsque plusieurs ateliers durent fermer leurs portes à Lyon.

Colbert, dont le premier souci était la sauvegarde et le développement de l'économie du Royaume, aurait sans doute su inciter le textile traditionnel à faire son profit de ces activités nouvelles, mais c'est le début de sa disgrâce et il mourra en 1683.

Sur ces entrefaites, la crise devient plus aiguë encore. La révocation de l'Edit de Nantes (22 octobre 1685), la plus grande et la plus impardonnable du point de vue économique des fautes de Louis XIV, fut alors la cause bien connue de "cet exode de citoyens emportant avec eux leur argent, et leur industrie plus précieuse que leur argent."

La plupart des manufactures d'impression que nous voyons s'établir dans le reste de l'Europe à la fin du XVIIème siècle ont à leur tête des réfugiés français. On trouve à Berlin dès 1686, trois impressions à la main créées par Etienne Dutilleul, de Sedan, Jacob Lafosse, de Metz, Jean Durand, de Montpellier. A Genève, vers 1687, une manufacture d'indienne est créée par Daniel Vasseroux, du Queyras, en Dauphiné. Voulant lutter contre le marasme des affaires, Louvois fera prendre par Louis XIV l'arrêt de prohibition du 26 octobre 1686 visant "les toiles peintes aux Indes ou contrefaites dans le Royaume".

On reproche aux indiennes :

1/ d'être la source de sorties de numéraires du Royaume et, circonstance aggravante, plus au profit des Anglais et des Hollandais que de notre Compagnie des Indes ;

2/ de concurrencer les manufactures traditionnelles non seulement commercialement, mais encore en débauchant leur main-d'œuvre. On reproche, enfin, à leurs contrefaçons, d'être d'une technique trop défectueuse pour pouvoir faire l'objet d'exportation.

La réaction sera la même dans les autres grands Etats de l'Europe : Espagne, Prusse et même l'Angleterre, mais la prohibition fut plus tardive et dura moins longtemps, alors qu'en France elle ne fut abolie qu'en 1759 sous l'influence de la Marquise de Pompadour.

Etendons-nous quelque peu sur cette prohibition qui souleva les passions pendant des années, préoccupa tous les économistes de cette époque : de Gournay, l'abbé Morellet, le Chevalier de Chastellux et fut à l'origine de tracasseries sans nombre, mais surtout suscita une contrebande forcenée qui, nous le verrons, offrira aux Mulhousiens un débouché tout trouvé pour leurs premières indiennes. Rappelons-nous que la contrebande de Mandrin portait exclusivement sur le tabac d'une part et les indiennes de l'autre.

La décision de 1686 eut d'abord pour défaut de donner aux indiennes l'attrait du fruit défendu. La mode en était déjà bien lancée à ce moment et une mesure de ce genre ne pouvait que la rendre durable. Un autre défaut de cet arrêt était de porter un coup très rude à la Compagnie Française des Indes. Les indiennes constituaient le seul fret pratique de retour vers la France, et c'était - d'autre part - un excellent article de réexportation vers les terres coloniales (Antilles, Afrique) car, hors le Canada, il était impensable de vendre ou d'utiliser comme monnaie d'échange des tissus de laine ou même de chanvre ou de lin. Notons, en passant, que ce courant commercial subsistera longtemps sous la forme des indiennes de traite qui firent, entre autres, la fortune des indiennes de Nantes jusqu'au milieu du XIXème siècle.

Le gouvernement royal, devant les doléances de la Compagnie, l'autorisa à importer des indiennes "en admission temporaire", dirons-nous de nos jours. Inutile de dire que ce fut une des sources de la contrebande."

"Les grandes dames et les grands seigneurs étaient les premiers à frauder. Ils avaient, du reste, des facilités plus grandes car, outre qu'il était difficile de porter la main sur eux, ils avaient la possibilité d'ouvrir des ateliers dans leurs propriétés non soumises au contrôle de l'Etat. Ainsi, le duc de Bourbon (1692-1740) avait une fabrique d'indienne en son château de Chantilly et la duchesse du Maine, puis la Marquise de Pompadour donnèrent leur protection à une foule de petits artisans dans l'enclos de l'Arsenal, à Paris.

Il est curieux de noter - par ailleurs - que c'est en pleine prohibition, en 1734, que la Compagnie des Indes Orientales charge un de ses officiers de dresser un véritable rapport d'espionnage industriel en lui demandant de séjourner aux Indes auprès des teinturiers et de composer un traité complet sur la manière de peindre les toiles. Cet officier, Antoine de Beaulieu (1699-1764) s'informe avec la plus scrupuleuse exactitude dans les ateliers de Pondichéry. Il rapporta une description complète illustrée d'échantillons représentant les étapes successives de la fabrication d'une indienne. L'origine de son rapport se trouve au Muséum d'Histoire Naturelle à Paris."

Jean-Michel TUCHSCHERER

A TRAVERS LE FOLKLORE FAMILIAL (suite)

A PROPOS de RAYMOND KOECHLIN

René Huygue m'a raconté lui-même cette histoire...

Alors qu'il était étudiant, il rencontra un jour dans la rue son maître Raymond Koechlin, l'un des fondateurs du Musée des Arts Décoratifs. Orientaliste célèbre, spécialiste d'art médiéval dont les ouvrages sur l'histoire de l'art faisaient autorité, Raymond Koechlin était alors Président du Conseil des Musées Nationaux (une sorte de "club" très fermé, dont seuls faisaient partie quelques très grands collectionneurs et experts).

Comme je suis heureux de vous rencontrer, mon jeune ami, lui dit Raymond Koechlin. Comment allez-vous ?

Et le jeune René Huygue de lui parler longuement des projets qui lui tenaient à cœur et des livres qu'il voulait écrire : "Dialogue avec le Visible", "l'Art et l'Homme", etc... qui, depuis, l'ont rendu célèbre. Et notre futur académicien, dans l'enthousiasme, parle, parle, parle, parle... Soudain, il s'aperçoit qu'il ne parle que de lui et, déjà, depuis un bon tour d'horloge, tandis que son vieux maître l'écoute avec bienveillance.

- Mais vous-même, cher maître, comment allez-vous ?

Et Raymond Koechlin de lui répondre, très calme :

-Oh moi, vous savez, il ne me reste plus que quatre jours à vivre, alors j'en profite pour mettre de l'ordre dans mes affaires. A part cela, tout va bien.

Le tout dit sur un ton si tranquille que René Huygue en fut abasourdi.

Quatre jours plus tard, comme il l'avait annoncé, Raymond Koechlin mourut subitement.

UN ACTE DE VANDALISME à MULHOUSE (lu dans "l'Alsace" du 23 mars 1979)

"Aggravation de la tension sociale hier dans le Haut-Rhin : un groupe d'ouvriers de la SACM a saccagé des locaux patronaux, ainsi que la Salle d'honneur de la Société Industrielle de Mulhouse. Dans cette salle, ils ont lacéré le portrait de Nicolas Koechlin (1), l'un des fondateurs de la SIM".

Savaient-ils que celui-ci était l'un des fondateurs, avec son cousin André, (2) de l'Atelier de mécanique appelé longtemps "La Fonderie" et qui devint ensuite la Société Alsacienne de Constructions Mécaniques (SACM) ?

(1) n° 73 - Général. 75 voir p. 12 et 13

(2) n° 90 - Général. 75 voir p. 13 et 14

GEOGRAPHIE FAMILIALE

Un précédent article "Propos sur notre arbre généalogique" (n°1 du Bulletin) annonçait un complément concernant la localisation actuelle des différents rameaux de l'arbre qui constituent la famille.

Cette localisation résulte de l'évolution de ces rameaux au XIXème siècle, en fonction du contexte historique et - notamment pour tous ceux qui vivaient encore en Alsace en 1870 - des conséquences de la guerre. Il paraît donc utile de donner, tout d'abord, un résumé de cette évolution historique.

Les sept premiers rameaux sont les descendants des fils de Jean (n°47).
Le plus âgé était Samuel (n°6 1774-1850), père de deux fils :

- Jean (n°131) qui a émigré à Prague et dont le fils est ensuite devenu architecte à Vienne (Autriche) ;
- Nicolas (n°134) qui s'est établi à Rethel (Ardennes).

Ce premier rameau se trouvait ainsi représenté par deux familles, aujourd'hui fort éloignées : l'une en Autriche, l'autre en France, à Fontainebleau (récemment redécouverte par Henry [Korchlin](#) : voir corrections de février 1978 à la Généalogie).

Le second rameau, celui de Rodolphe (n°7I 1778-1855), est, comme on l'a vu dans la précédente étude - un des plus importants. Les trois petits-fils de Rodolphe : Alfred (devenu Koechlin-Schwartz – n°326 - Généal. p.10 et 21), Rodolphe (n°328 – Généal. p.31) et Emile (n°330) ont été, à des titres divers, des "protestataires" (1) contre l'occupation allemande en Alsace après 1870, et ont dû - de ce fait - quitter l'Alsace les uns après les autres. Ceci explique que tout le second rameau vit en France (hors d'Alsace).

(1) C'était le terme de l'époque ; on dit maintenant "résistants".

Rappelons que c'est à ce rameau qu'ont appartenu : Georges Koechlin, auteur du livre généalogique de 1914, Raymond Koechlin (les "Amis du Louvre"), et les deux généraux Koechlin-Schwartz.

3/ Le rameau de Nicolas (n°73 1781-1852) ne s'est poursuivi que par un descendant par génération, établi en France peu avant 1970.

4/ Pierre (n°74 1782-1841) a dirigé à Loerrach (Pays de Bade) l'une des usines textiles familiales (encore existante - voir Généal.p.9), mais son second fils Jean-Albert (n°147) s'est établi à Bâle. Sa descendance vit actuellement à Bâle ou en Argovie.

5/ Daniel (n°76 1785-1871), chimiste et ancêtre de plusieurs chimistes éminents (notamment Horace – n°357) est également le grand-père du compositeur Charles Koechlin (n°371 - Généal.p.16). Ses descendants ont quitté progressivement l'Alsace et tout ce rameau est actuellement localisé en France.

6/ Charles (n°79 1789-1831) est allé s'installer en Bohême (Généal. p.17), d'où l'un de ses fils, Albert (n°17I) est parti pour le Pérou, où il a amplement respecté la tradition ancestrale des familles très nombreuses : le rameau péruvien de la famille, l'un des plus importants, descend de ses onze enfants.

7/ Edouard (n°8I 1793-1841) a fait carrière en Alsace avec ses frères aînés dans les industries textiles familiales, ainsi que son fils Napoléon (n°178). Les descendants de celui-ci ont quitté l'Alsace.

La descendance de Jean-Jacques (n°49) n'est plus constituée que de trois rameaux :

1/ celui de Jean (n°85 1780-1862), actuellement le plus important de la famille et dont tous les membres actuels descendent de deux des petits-fils de Jean : Maurice (n°451 - "La Tour Eiffel" - Généal.p.31), et René (n°452 - "Le Grand canal d'Alsace" - Généal. p.14 et 15). Les uns habitent la France, les autres la Suisse Romande ; à signaler que l'un des petits-fils de Maurice, père de 10 enfants, est l'un des seuls Koechlin vivant actuellement à Mulhouse.

2/ le rameau de **Joseph** (n°91 1790-1851). La descendance de l'un de ses fils, Jean-Jacques (n°207) est longtemps restée à Mulhouse - où elle subsiste -, alors que celle de l'autre, Adolphe (n°211), officier dans l'armée française, n'est pas restée en Alsace.

3/ Enfin, le rameau de **Gaspard** (n°92 1791-1871), dont la descendance masculine (si l'on néglige un arrière-petit-fils perdu de vue aux Etats-Unis) n'est plus représentée que par une famille de la région parisienne.

Restent les deux derniers rameaux issus de Hartmann (n°50) : Les descendants d'Isaac (n°96 1784-1856) ont tout d'abord vécu en Alsace, à Willer, puis à Paris ou en Franche-Comté ; au niveau de la 15^{ème} génération, ils sont, de loin, les plus âgés.

Samuel (n°97 1785-1874) a été s'installer à Bâle où il a fabriqué des rubans de soie, ainsi que ses deux fils. Ce rameau, assez développé, s'est poursuivi à Bâle, où plusieurs de ses membres ont occupé des postes importants dans l'industrie chimique. L'un de ses fils, de la 14^{ème} génération, vit aux Etats-Unis.

Ce bref historique montre combien la famille s'est peu à peu dispersée : à proximité de Mulhouse (Willer - Bâle - Loerrach), parfois plus loin (Bohème, Pérou), mais le facteur le plus important de dispersion a été l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne en 1870 qui a conduit de nombreux Koechlin à quitter l'Alsace, le plus grand nombre pour "l'intérieur", c'est-à-dire le reste de la France.

Pour obtenir une répartition géographique chiffrée de la famille, le seul procédé rigoureux aurait été un recensement à une date donnée. On peut cependant considérer que le rassemblement de données par notre cousin Henry, pour établir sa généalogie, est à peu près équivalent à un recensement.

Mais quelle "population" recenser et localiser ? Une première solution aurait été de prendre tous les Koechlin en vie - d'après la Généalogie - quelle que soit leur génération. Etant donné les décalages chronologiques entre les rameaux, on aurait englobé ainsi des Koechlin de quatre générations (de la 13^{ème} à la 16^{ème}) dont les premiers n'auraient été que des hommes, et les autres, des deux sexes (à moins de ne retenir toujours que les hommes ; mais pourquoi faire ici cette discrimination ?

J'ai préféré adopter une autre solution consistant à retenir une "population" homogène (hommes et femmes), c'est à dire une génération complète de la famille et j'ai choisi la 15^{ème} dont les caractéristiques figuraient déjà dans la précédente étude. Je rappelle que cette génération comporte - d'après la Généalogie - 142 personnes vivantes (moins trois, mortes très jeunes) nées de 1926 à 1974, mais pour la plupart de 1948 à 1960. Elle est, sans doute, à peu près complète, (si quelques dernières naissances manquent - parce que non signalées ou encore à venir -, cela n'est guère de nature à fausser la situation).

Le quart environ de cette génération est marié : 23 hommes et 14 femmes ; la localisation des premiers est fournie par leurs notices - nos 3001 et suivants - mais celle des femmes manque. Cette difficulté m'a paru pouvoir être tournée en convenant de localiser toute la génération au foyer de ses Parents (constituant la partie masculine de la 14ème) : cette localisation pourra ainsi ne pas être exacte pour une partie des 25% qui sont mariés, mais elle l'est pour tous les autres et cette approximation m'a paru - dans ces conditions - acceptable.

Il s'agit donc, en résumé, d'une localisation au niveau de la 14ème génération (masculine), mais dont la mesure est fournie par leurs enfants constituant la 15ème génération.

Voici, en fin de compte, et avec les conventions explicitées ci-dessus, la répartition géographique de la famille :

| | | voisins | | % |
|-------------------|--|---------|-----|---------|
| FRANCE | Paris et départements | 31 | | |
| | Autres régions | 48 | 79 | (55,7) |
| SUISSE | Bâle ou cantons de langue allemande | 19 | | |
| | Romande | 12 | 31 | (21,8) |
| PEROU | | | 25 | (17,6) |
| ETATS-UNIS | | | 6 | (4,2) |
| AUTRICHE (Vienne) | | | 1 | (0,7) |
| TOTAL : | | | 142 | (100 %) |

Cette répartition correspond à une époque, et tendra - bien entendu - à évoluer en fonction des "migrations". Elle me paraît, cependant constituer une image valable de la "géographie" familiale.

Pierre KOECHLIN

LIVRE GENEALOGIQUE DE 1914

A la suite de l'information donnée dans le Bulletin n° 1 (bas de la page 6), un cousin m'a écrit qu'il était acheteur d'un exemplaire de ce livre généalogique.

Mais l'autre "cousin" (en était-ce un ?) qui a accaparé le stock restant il y a quelques années, ne s'est toujours pas fait connaître. Ne serait-il vraiment pas disposé à donner satisfaction à d'autres membres de la famille, démunis ?

Il serait également possible que des cousins âgés, sans descendance, ou des descendants de Koechlin éloignés de la famille, possèdent des exemplaires de ce précieux livre généalogique de 1914, dont ils seraient disposés à se défaire. Qu'ils veulent bien se signaler...

GENEALOGIE 1914 - 1975

Les 4 ou 5 derniers exemplaires de cette Généalogie d'Henry Koechlin se trouvent (à la suite de quel cheminement ?) à la Librairie Gaston SAFFROY, 4, rue Clément - 75006 PARIS, où ils sont en vente au prix de 200 Fr.

Avis aux amateurs...

PHILIPPE KOECHLIN à bâtons rompus...

(Directeur de la rédaction de "ROCK and FOLK")

Interview de Dorothée Koechlin-Schwartz (assistée par Patricia de Boutiny)

Rue de Siam, seizième arrondissement, quatrième étage (quatre fois quatre seize pour les passionnés de numérotologie), Philippe m'ouvre la porte. Coiffure Afro et jeans, il me dit : "Bonjour", et ça n'est pas une simple formule, il le pense vraiment ! Faciès détendu et œil attentif, c'est une harmonie qu'il articule, une mesure qui saute aux yeux dès la première note.

Je regarde l'appartement : l'espace est transparent comme les couleurs, les fenêtres et les recoins, l'escalier intérieur ; tout s'agence bien, tout est utile et baigne dans le calme et devient vite familier ! Philippe me parle de sa famille. Son père, Directeur des transports chez Peugeot écoutait des 78 tours de Django Reinhardt et Louis Armstrong. Ça plaisait à Philippe qui, pour ses quatorze ans, a vite découvert Sydney Bechet. Quant à sa mère, elle disait souvent "que les alouettes ne leur tomberaient pas toutes cuites du ciel".

Résultat : quatre fils remarquables, chacun dans sa spécialité.

Outre Philippe qui a trouvé son chemin dans la musique, Thierry dans les transports à Grenoble, Lionel dans les arts graphiques et Benoît, le plus brillant, d'après Philippe, dans les mathématiques.

Chez Philippe, pas de faux-semblant, pas de flou dans la tête - à part les cheveux, vraiment pas dociles ! Stéphane et Sophie rentrent pour le déjeuner, mines resplendissantes. Chantal Koechlin sort de la cuisine avec un plateau d'apéritif ; j'entends ses gestes légers, des bruits de vaisselle dans la gamme des décibels de l'intimité.

Philippe avait vingt ans quand il a épousé Chantal et, probablement pour cette raison, ils ont à peine l'air d'être les parents de leurs enfants !

- Alors Philippe, on parle de musique ?

Philippe - Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme, en musique comme ailleurs !

- Votre journal marche bien ?

Ph. Nous tirons à 150 000 exemplaires avec 60 pages de publicité. On fait le mieux possible. Pour moi, c'est davantage du journalisme que de la musique.

- C'est une synthèse de ce qui se fait à l'heure actuelle dans le domaine musical ?

Ph. Nous avons des articles très contradictoires ; l'important, c'est qu'ils aient tous quelque chose à dire. Qu'ils soient lyriques ou attachants, il faut que ça soit senti !

Pas de culte des idoles, ni de détails aguichants sur leur vie privée comme dans feu la revue "Salut les copains" qui eut pourtant sa raison d'être !

Il ne s'agit pas de propulser une star avant qu'une certaine maturité ne soit apparue dans sa musique ; l'important, c'est que le musicien trouve une unité sonore bien à lui, bien discernable. C'est ce qu'ont fait les Beatles, Bob Dylan, Jimmy Hendricks, les vrais papes des "Sixties" (les années soixante).

- Dix ans plus tard, ils font encore la Une de votre revue ?

Ph. Ils ont été un phénomène, un événement.

- Vous avez assumé la rubrique musicale du Nouvel Observateur pendant dix ans ?

Ph. Oui, puis on a démarré "Rock and Folk" avec des amis, en 66. Il y avait de quoi faire ! Mais nous n'avons jamais eu ni fans, ni militants !

- Anglais et Américains sont-ils vraiment les chefs de file de la musique populaire ?

Ph. Oui, le type même du groupe populaire c'est "Genesis". Ils sont Anglais. Certaines régions du monde industrialisé sont plus fécondes que d'autres, c'est comme ça ! Nier le Rock c'est comme nier l'avion. On ne peut pas revenir en arrière.

- En dehors des Anglais et des Américains, existe-t-il une musique européenne ?

Ph. (longue réflexion) Non, parce qu'il faudrait sacrer un pape, et ça c'est dépassé et sans intérêt. La musique d'aujourd'hui ? C'est celle qui a dépassé l'étiquette du Rock, celle qui s'est fabriquée dans le "melting-pot" du village planétaire. Le Rock, c'est insuffisant ; il faut qu'il ait autre chose ! Ce qui plaît en ce moment : la musique inspirée par le Tiers-Monde, mais revue et corrigée par les pays industrialisés ; par exemple, le "reggae", c'est le calypso de la Jamaïque revêtu à l'heure industrielle, moite, sensuel, lancinant, hypnotique, électroifié.

Quartito Cédron, c'est le tango argentin, en plus dramatique, en moins poétique.

- Et le Free-jazz ?

Ph. La musique improvisée ? Ce n'est pas capital, elle n'a pas atteint le seuil de la commercialisation. Les musiques se sont beaucoup diversifiées depuis les Beatles : fanfares traditionnelles, jazz, musique classique, sont devenues des musiques d'emprunt qui inspirent les groupes créateurs. Ce qui marche, c'est le "feeling", le blues, le climat, ce que les Noirs font si bien, en général.

Nous avons aussi parlé des instruments électroniques, de Jean-Michel Jarre, créateur d'"Oxygène" et d'"Equinoxe". Il a obtenu un succès mondial avec son synthétiseur et ses "sons ouverts" : tout le monde en redemande !

La musique Punk existe aussi ; on en parle. Notre rôle, c'est de tout remettre en question, tout le temps.

Pour Philippe, la musique n'est pas un luxe ; elle répond à un besoin vital et d'autant plus nécessaire que le monde est devenu, à la fois, contraignant et sécurisant. Exemple : lorsqu'on gare sa voiture, il faut faire attention à vingt petits détails avant d'être correctement placé. Une fois la voiture dans son créneau, on est tranquille, mais que de contraintes subies ! La musique, justement, permet de se défouler de ces contraintes quotidiennes apportées par la vie urbaine.

Quand "Rock and Folk" paraît, les lecteurs commentent le journal en termes... divers : "intellectualo-ravagés" ou bien "vendu au système".

Mais Philippe, ouvert et tolérant, s'efforce d'arbitrer avec sérénité de façon à maintenir un équilibre difficile... et comme, en plus, il est modeste, il n'avoue pas le travail qu'il s'impose quotidiennement.

Nous avons demandé à Henry François Koechlin (2043) de nous parler de sa mère,

MADAME André KOECHLIN-SANDOZ
(1888-1977)
qui a été une graphologue d'une grande notoriété.

Voici ce qu'il nous en dit :

Elisabeth, dite Louise Sandoz, est née le 19 septembre 1888 à Mulhouse. Elle était le sixième enfant d'Albert Sandoz et d'Elisabeth Buhl. Elle épousa le 8 janvier 1914, [Aldré Koechlin](#) (n°485 - 1 (951 bis)), né à Mulhouse le 22 décembre 1888 et mort, dans cette même ville, le 27 février 1954. Son épouse vécut jusqu'à sa 90ème année et est morte le 11 novembre 1977. Ils avaient eu deux fils.

Elle fit une carrière de graphologue et c'est à ce titre que nous en parlons ici. Elle s'intéressa - dès avant 1914 - à l'étude des écritures, qu'elle pratiqua en Alsace entre les deux guerres. En 1937, elle publia son cours de graphologie, qui devait avoir plusieurs éditions, sous le pseudonyme de H. Saint Morand (du nom de l'Eglise et de l'Hôpital d'Altkirch, dans le Haut-Rhin),

La guerre de 1940 l'amena à Paris où son activité de graphologue fut intense. Elle se partageait entre l'étude en équipe, l'enseignement (elle a formé des générations de graphologues), et le métier de graphologue - conseil qu'elle n'abandonna complètement qu'à 82 ans passés.

Elle avait mis au point une méthode permettant, par une sorte de dialectique, de déterminer les tendances contradictoires d'élan et de repli du scripteur, avant d'aboutir à une synthèse de la personnalité, marquée - sur le plan graphique - par ce qu'elle appelait le "geste type". Elle développa ses idées dans son ouvrage intitulé précisément "L'équilibre et le déséquilibre dans l'écriture" (1943).

Une autre préoccupation a été de pouvoir utiliser une typologie propre à classer les diverses personnalités étudiées. Ce sera l'objet des travaux signalés plus loin, et qui n'ont été que très partiellement publiés en 1973 et 1975.

L'intéressée avait été membre des Conseils d'Administration de la Société Française de Graphologie et du Groupement des Graphologues-Conseils de France.

Ouvrages de Madame KOECHLIN
publiés sous le pseudonyme de H. Saint Morand

- Cours de Graphologie - Les Bases de l'analyse de l'écriture
Vigot frères éd. 1937 (a eu plusieurs éditions)
- L'équilibre et le déséquilibre dans l'écriture
Vigot éd. (1vol. + 1 album 1943)
- L'orientation individuelle dans l'écriture - Chap. II de l'ouvrage collectif :
"L'orientation professionnelle par la graphologie", sous la direction de Pierre Foix
Payot - 1946
- Extraits de son cours : L'écriture et la typologie planétaire
chez l'auteur - 1973

- Les tempéraments
Société de Graphologie – 1975
- Typologie planétaire : les complémentaires.
sans date, ni nom d'auteur

LA PREMIERE LIGNE DE CHEMIN DE FER EN ALSACE : THANN – MULHOUSE, DUE A L'INITIATIVE DE NICOLAS KOECHLIN

La première locomotive jamais allumée en Alsace - et l'une des premières en France - fut la "Napoléon", sur la ligne Thann-Mulhouse. Première ligne de chemin de fer d'Alsace, celle-ci - construite par Nicolas Koechlin, qui fait ici figure de pionnier - fut inaugurée le 12 septembre 1839.

A l'époque, l'industrie alsacienne se trouvait concentrée dans la région mulhousienne : c'était surtout le textile, filature et tissage (on se souvient que l'impulsion avait été donnée en 1745 par Samuel Koechlin et Jean Dollfus qui fondèrent, à Mulhouse, la première fabrique d'indiennes).

Or, cette industrie consommait énormément de matières premières : de la houille, du fer (pour les machines), du coton, du jute. Bien entendu, rien de tout cela ne pousse sur le sol alsacien ; il fallait tout importer. Par exemple, le charbon venait de la Sarre, de la Ruhr ou du Bassin de Ronchamp, en France, partie par voie d'eau, partie par la route. Pour acheminer les houilles de la Loire, de Lyon à Mulhouse, il ne fallait pas moins de 45 à 60 jours !

Quant au coton brut, c'était pire encore puisqu'on l'importait d'abord d'Egypte, du Levant, d'Amérique. Il arrivait à Marseille, au [Havre](#) ou à Trieste, puis était acheminé sur Lyon, Zurich et enfin, Mulhouse. Un chargement de coton brut commandé au [Havre](#) mettait, bon train, petit pas, ... 40 à 50 jours pour arriver à Mulhouse !

Bien entendu, ces transports étaient extraordinairement onéreux. Aussi, Nicolas [Korchlin](#), lorsqu'il fut député du Bas-Rhin, réfléchit sur la façon dont on pourrait améliorer cet épineux problème.

Petit-fils de Samuel [Korchlin](#), il avait créé à Mulhouse en 1826, avec son cousin André Koechlin, un atelier de fonderie et de construction mécanique, lequel végétait depuis plusieurs années, en attendant l'idée de génie...

Deux autres cousins, Emile Koechlin et J. Schlumberger avaient visité en 1831 le célèbre "Chemin de fer de Lyon à Saint-Etienne" qui les avait fort impressionnés.

Aussi, Nicolas Koechlin commença-t-il à s'intéresser aux chemins de fer. En 1836, son atelier de fonderie, devenu la "Société Industrielle de Mulhouse", étudia le projet d'un certain Cadiat, concernant la construction d'un chemin de fer entre Thann et Mulhouse... Mais les wagons devaient être tirés par des chevaux ! Les locomotives étaient encore rarissimes en France. Elles étaient fabriquées par les Anglais : Le Creusot n'a sorti sa première "loco" qu'en 1838 !

Cependant, Nicolas Koechlin enthousiasmé par ce projet, décida de construire non seulement la ligne, mais encore la locomotive, dans ses propres ateliers malgré les esprits chagrins qui pensaient que le prix de la houille amènerait tout droit le chemin de fer, son train et sa loco dans les bas-fonds du déficit !

Cependant, ses démarches administratives furent couronnées de succès : le 15 février 1837 la ligne Mulhouse-Thann fut déclarée "d'utilité publique", selon le tracé : Mulhouse, Dornach, Lutterbach, Cernay, Thur et enfin Thann. Puis, le 24 juin de la même année, le projet est adopté d'enthousiasme à l'Assemblée Nationale, autorisant Nicolas Koechlin à construire sa ligne.

Une nouvelle société, dont il était le Président, fut créée à cet effet sous la raison sociale "Nicolas Koechlin et Cie", (plus tard : S.A. du Chemin de fer de Thann à Mulhouse).

PORTRAIT DU PREMIER-NE ...

Ce premier chemin de fer d'Alsace, encore dans l'enfance, était une œuvre d'art. Sa longueur exacte atteignait 20 kms.343 (mais la première partie de son tracé devait servir aussi à la future ligne Strasbourg-Bâle).

La Compagnie dut acheter 540 parcelles de terrain appartenant à 350 propriétaires différents. Là-dessus, il fallut exécuter 150 000 M3 de terrassement et 32 "ouvrages d'art" : plusieurs ponts dont un sur l'Ill., un autre sur la Doller, un viaduc de 33 arches, etc. .

La voie était - bien sûr - unique ! Les rails étaient maintenus par des coins en bois ; les traverses, également, étaient de ce matériau, plus précisément, en chêne. Quant à la signalisation, elle se faisait à l'aide de drapeaux et... à son de trompe !

La ligne, commencée le 1^{er} avril 1838, fut terminée au mois d'août 1839.

ET SES PREMIERS PAS DANS LA VIE.....

L'inauguration, le 12 septembre 1839, fut grandiose malgré une pluie diluvienne. La locomotive, baptisée "Napoléon", tirait... une berline, une diligence et deux "chairs à bancs" d'un extraordinaire inconfort... Dans le train, s'entassaient les officiels invités car les frères Koechlin. Tout le long de la ligne, se pressaient les curieux par groupes, certains très inquiets...

En 25 minutes, le train parcourut le trajet entre Mulhouse et Thann, et la vitesse enregistrée fut de 20 lieues à l'heure, ce qui paraissait absolument fantastique à l'époque ! La vitesse de pointe atteignait 79,8 kms/heure dans les descentes. Qu'on songe que la vitesse des malles-poste ne dépassait guère, alors, le 12 à l'heure !

Bien entendu, la réception à Thann fut triomphale après tant d'émotions, et le retour, un second triomphe.

Cette première ligne de chemin de fer et son train étaient purement alsaciens (sauf les voitures, de construction belge). Cela permet de mesurer l'avance de la technologie alsacienne à cette époque, sur le reste du territoire français.

Le rodage fut parfois pénible. L'hiver fut très rigoureux et la Compagnie faillit arrêter le service, tellement les incidents techniques se multipliaient. L'huile se figeait, l'eau gelait dans le tender, etc. Si bien qu'on pensa un instant à revenir au projet primitif : les chevaux... qui, eux, ne gèlent pas... !

De janvier 1840 à juin, la ligne transportera, en moyenne, 680 voyageurs par jour, c'est à dire 101 351 voyageurs entre le 2 septembre 1839 et le 31 mars 1840 et cela sans aucun incident, malgré le froid et le gel !

Un grand succès populaire ! D'autant plus, qu'au début, les petites communes alsaciennes s'étaient montrées relativement réticentes, jugeant le chemin de fer plutôt comme "un avantage particulier pour les industriels", que comme un service d'utilité publique.

Le succès croissant de la jeune ligne amènera ensuite Nicolas Koechlin à voir plus grand : la ligne de Strasbourg à Bâle dont nous reparlerons dans la suite.

Dorothee KOECHLIN-SCHWARTZ

IN MEMORIAM

Henry KOECHLIN (1898 - 1979)

Henry KOECHLIN, à qui nous devons la Généalogie 1914 - 1975 et qui a, ensuite, été l'inspirateur de notre bulletin familial, est mort subitement à Amsterdam le 30 janvier 1979.

Il était le petit-fils de Josué-Emile Koechlin (229) dont il nous a raconté - dans le n°1 du bulletin - ("Une vie avec une énigme"), l'installation et le mariage en Hollande en 1856. Son père, Joseph (552) et un de ses oncles, Ferdinand (556) furent, à leur tour, à la tête de la minoterie de Voorburg (près de la Haye) dont parle cet article, mais Henry orienta sa vie tout autrement.

Ses parents divorcèrent quand il avait 8 ans et il fut ensuite élevé principalement par sa grand-mère ; il voyait régulièrement son père, mais n'avait pas avec lui de vrais rapports d'affection.

Ses études à l'Université des Hautes Etudes Commerciales et Economiques de Rotterdam le mirent tout naturellement en contact avec le "mouvement étudiant" où il milita dans les années d'après la guerre 1914 - 1918 : membre du Comité directeur des Etudiants de Rotterdam, il fut leur délégué à des congrès internationaux.

Après la fin de ses études, il entra dans une entreprise spécialisée dans la fabrication des caractères d'imprimerie et aussi fournisseur de machines et articles divers pour l'imprimerie. Cette entreprise avait elle-même une imprimerie et c'est chez elle qu'il s'initia au commerce, à la typographie et aux arts graphiques.

Ayant conservé ses relations avec le mouvement étudiant, il contribua ensuite à la fondation - à Delft - d'une maison d'édition, imprimerie et librairie de l'organisation néerlandaise des étudiants. Il en fut le Directeur.

Après quelques années au service - comme représentant - d'une grande imprimerie d'Amsterdam (qui ferma), il devint Directeur technique du journal "Nieuwe Rotterdam courant" (qui existe encore), et disait plus tard que ces 10 années de sa carrière étaient parmi celles qui lui laissaient le meilleur souvenir.

Il fut encore, de 1936 à 1940, Directeur du Bureau de la Fédération des Maîtres - Imprimeurs de Hollande.

Enfin, après la guerre, il fonda sa propre entreprise : une imprimerie et un journal local à Naarden (non loin d'Amsterdam), auxquels il se consacra jusqu'en 1971.

Cette longue carrière dans l'édition et l'imprimerie a certainement beaucoup facilité la réalisation de la Généalogie 1914 - 1975, et les connaisseurs n'auront manqué d'apprécier la perfection dans l'exécution (reproductions photographiques, typographie, etc.)

C'est dans une lettre du 9 novembre 1978 que Henry Koechlin m'a fourni tous les détails qui précèdent, sur sa carrière. Cette lettre m'avait surpris et je m'étais dit : "on dirait vraiment qu'il m'adresse là les éléments pour une notice nécrologique". Je ne pensais cependant pas être amené aussi vite à m'en servir.

Resté célibataire, il avait des amis fidèles qui me disent ressentir vivement la disparition de cet homme réservé mais affable, et d'une grande sensibilité.

P. K.

FINANCES

En fin de compte, ce sont 41 destinataires du Bulletin qui ont répondu à mon appel en m'envoyant des chèques bancaires ou postaux. L'un d'eux m'a envoyé 200 Fr. et deux 100 Fr. (Merci à ces mécènes !) et 23,50 Fr. Le total reçu est très exactement de 1 995 Fr., très supérieur au prix de revient du 1er Bulletin (1 048 Fr., dont 314 Fr. de frais d'affranchissement).

Ce Bulletin, tiré à 200 exemplaires, avait été envoyé initialement à 150 destinataires (dont 94 Koehlin) ; des envois supplémentaires, sur demandes, ont porté le total expédié à 164. Il en reste donc un stock important et je suis prêt à en expédier des exemplaires à tous ceux qui le demanderont.

Les chiffres ci-dessus montrent que le coût de ce Bulletin n°2 est à peu près couvert par les versements déjà reçus. Que ceux d'entre vous qui ont déjà fait des versements s'abstiennent donc d'en refaire ; je fais seulement appel aux autres, notamment ceux qui habitent à l'étranger et à l'intention desquels je donne ci-dessous - le virement bancaire étant à peu près le seul moyen pratique dont ils disposent - mon identité bancaire :

Pierre KOEHLIN - 1 bis, rue des Capucins - 92190 MEUDON

Merci d'avance !